

Littératures de la France médiévale

M. Michel ZINK, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Le cours de cette année était très différent de ceux des années précédentes en ce que son objet était beaucoup plus limité. Il n'abordait pas une grande question d'histoire et de théorie littéraire comme « Poésie et conversion au Moyen Âge » (1998-2001) ou « Poésie et nature au Moyen Âge » (2002-2004). Il ne prenait même pas en considération un vaste ensemble de textes, comme, plus anciennement, le cours sur « La mémoire des troubadours » ou même celui sur « Froissart et le temps », qui ne traitait que d'un seul auteur, mais à l'œuvre multiple et immense. Il portait sur un ouvrage unique et assez bref, bien que la matière en soit amplifiée par les adaptations et les remaniements très nombreux que lui a valu son immense succès. Un immense succès, mais suivi d'un immense oubli. Tout le monde connaît aujourd'hui encore Tristan et Iseut, Perceval ou Roland. Peut-on en dire autant d'Apollonius de Tyr ?

Ce sujet, il faut l'avouer, présentait un grave inconvénient que je mesurais mal lorsque je l'ai choisi : il n'était pas aussi nouveau qu'il aurait dû l'être. Certes, il ne l'était de toute façon pas entièrement pour moi, puisque j'ai publié, il y a plus de vingt ans, l'édition et la traduction d'une version française du roman datant de la fin du Moyen Âge et à l'époque encore inédite. Mais j'ai pensé que je pouvais reprendre le dossier. En effet, vers 1980, lorsque je travaillais à ce livre, Apollonius n'intéressait pas grand monde. La bibliographie était peu abondante et pour l'essentiel ancienne : exception faite d'un important article de Maurice Delbouille, de la grande édition Alvar du *Libro de Apollonio* castillan et de quelques autres publications, les travaux les plus importants étaient antérieurs à la première guerre mondiale. Mais peu de temps après, les choses ont beaucoup changé. En 1984, G.A.A. Kortekaas a donné une admirable édition du roman latin (*Historia Apollonii regis Tyri*), qui a définitivement éclairci sur de nombreux points l'histoire du texte, tranchant en particulier en faveur du grec la question de la langue de sa source perdue, contre l'avis de l'ouvrage allemand qui jusque-là faisait autorité sur ce point comme sur tant d'autres, celui d'Elimar

Klebs (1899). En 1991, une historienne de la littérature anglaise, Elizabeth Archibald, a publié sur Apollonius de Tyr et ses différentes versions une monographie très complète et très consciencieuse. À partir de là, les publications se sont multipliées, en particulier chez les Italiens, toujours à la pointe de la philologie. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de reprendre une question sur laquelle il y a eu tant d'apports nouveaux ces dernières années. Malheureusement ou heureusement, ces apports étaient si importants que ce que j'ai pu y ajouter moi-même est peu de chose.

L'Histoire d'Apollonius de Tyr est un récit latin datant de la fin du V^e ou du début du VI^e siècle de notre ère, dérivé sans doute d'un original grec du III^e siècle. Il a connu un succès rapide et prodigieux, qui ne s'est pas démenti pendant tout le Moyen Âge et qui s'est poursuivi bien au-delà, jusqu'au *Périclès, prince de Tyr* de Shakespeare et beaucoup plus tard encore. Il n'a cessé d'être copié, traduit, adapté, cité. Sa fortune a été immense et multiforme, dans toute l'Europe, dans toutes les langues et presque sous toutes les formes littéraires : le roman, bien entendu, mais aussi la poésie lyrique ou didactique, l'histoire, l'hagiographie, le théâtre. L'une de ses premières versions vernaculaires a été un roman en vers français du XII^e siècle, qui prend sa place parmi les tout premiers romans français, adaptés d'œuvres de l'Antiquité latine (romans de *Thèbes*, de *Troie*, d'*Eneas*, d'*Alexandre*...). *L'Histoire d'Apollonius de Tyr* présente des analogies frappantes avec la légende de Tristan et Iseut. Elle a influencé directement de nombreuses œuvres épiques ou romanesques du Moyen Âge français et occitan (*Floire et Blancheflor*, *Jourdain de Blaye*, *Daurel et Beton*). Elle s'inscrit, mais de façon décalée, dans la longue lignée des nombreux récits médiévaux de l'inceste, ou de la tentative d'inceste, entre un père et sa fille : *Belle Hélène de Constantinople*, *Manekine* de Philippe de Remi, *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart, *Yde et Olive*, vie de saint Alban, sans parler des incestes mère-fils (le pape Grégoire, à nouveau saint Alban, l'histoire dite de la bourgeoise de Rome) ou des incestes frère-sœur (à nouveau le pape Grégoire, Charlemagne, le roi Arthur), ou des incestes oncle-nièce, comme dans le conte « Araignée » de la *Vie des pères*, sans parler non plus de tous les *exempla* qui traitent de ce thème (une douzaine d'entrées dans l'*Index exemplorum* de Tubach). Elle offre des points de rencontre avec de nombreuses légendes hagiographiques (*Guillaume d'Angleterre*, qui reprend la légende de saint Eustache, la vie de saint Martin). Son succès a été tel que l'auteur d'une traduction allemande de l'*Historia Apollonii regis Tyri* a pu, à l'orée du XX^e siècle, donner comme sous-titre à son ouvrage « le roman favori du Moyen Âge » (R. Peters, *Die Geschichte des Königs Apollonius von Tyrus. Der Lieblingsroman des Mittelalters*), expression reprise, pour son édition de 1954, par le savant chilien R. Oroz (*Historia de Apolonio de Tiro, la novela favorita de la edad media*).

Mais cette œuvre centrale est en même temps marginale. On devrait ne voir qu'elle et pourtant elle paraît transparente, au point d'être souvent oubliée. Le roman du XII^e siècle a très certainement exercé une influence capitale sur le

développement de la jeune littérature française, mais il est presque entièrement perdu : nous n'en connaissons plus qu'une quarantaine de vers mutilés, conservés par le plus grand des hasards. Traductions et adaptations se sont succédées, mais chacune n'est généralement conservée que dans un seul manuscrit, comme si aucune ne s'était imposée et n'avait réussi à tirer profit pour elle-même de la célébrité de la légende qu'elle exploitait. C'est pourquoi on peut parler à son sujet de « roman volé » par référence à *La lettre volée* d'Edgar Poe. Comme la lettre volée, *Apollonius de Tyr* est extraordinairement visible, si visible que personne ne le remarque : il *crève les yeux*.

Volé, ce roman l'est aussi d'une autre façon. Il s'est comme dérobé à lui-même. Son point de départ est la passion incestueuse d'un roi pour sa fille. Début classique : c'est le conte universellement répandu de *Peau d'Âne*, dont les versions littéraires médiévales sont nombreuses (on en a cité plus haut quelques unes). Mais ici, le roi parvient à ses fins. Du coup, la malheureuse princesse, discréditée, insidieusement présentée par le récit comme complice autant que comme victime, n'est pas l'héroïne de l'histoire, qui prend un autre tour dès lors que l'inceste est révélé. Cette révélation a donc pour conséquence que le roman n'est pas celui qu'il aurait pu être. Mais ce qu'il est, il l'est sous le poids de l'inceste, repoussé à ses marges et qui ne cesse pourtant de peser sur lui, jusqu'à menacer le héros lui-même. Enfin, déconcerté autant que fasciné par un récit venu d'un univers si étranger au sien (celui de l'Antiquité tardive et du monde hellénistique), le Moyen Âge l'a « volé » à son tour, en en détournant le cours et en en pliant le sens au gré des interprétations qu'il lui a données et de l'intérêt qu'il lui a trouvé.

Poids d'un roman ancien, omniprésent et oublié, sur la jeune littérature médiévale. Poids de l'inceste révélé et de l'inceste refoulé sur la configuration et sur le sens de ce roman. Poids des changements de l'histoire et de la civilisation qui déforment, modifient et parfois enrichissent ce sens. Ce sont ces poids et ces forces dont le cours a tenté de prendre la mesure.

Après avoir résumé la trame compliquée de l'*Historia Apollonii regis Tyri*, trame abondamment amplifiée et modifiée par les divers remaniements médiévaux, on en a souligné les deux traits les plus marquants.

Le premier est que c'est un rêve de psychanalyste. Il a d'ailleurs été largement commenté dans ce sens, et j'ai moi-même succombé autrefois à cette facilité : l'inceste commis et l'inceste refoulé ; l'association de l'inceste et de l'énigme ; la parole révélée, dissimulée, échangée — disant et cachant à la fois l'outrage sexuel, mais aussi substitut de l'acte sexuel, permettant de lui échapper (Tarsia avec ses clients et avec son père) ; le héros au nom solaire livré au péril des eaux mortifères, enfoui au sein des eaux dans la cale d'un bateau tandis que sa femme a l'eau pour sépulcre ; leur résurrection à l'un et à l'autre ; les échanges d'argent, de blé, de femme, de fille ; les échanges musicaux, et la musique comme équivalent, comme substitut et comme euphémisme de l'éros, favorisant

une communion orgasmique, mais aussi bien se substituant à l'acte sexuel et capable, comme la parole, d'en détourner la menace. Sans parler de toutes les lectures mythographiques possibles.

L'autre trait qui saute aux yeux, dans l'ordre plus positif de l'histoire littéraire, est la parenté générale de l'histoire d'Apollonius de Tyr avec les romans alexandrins. Les voyages incessants qui le remplissent sont circonscrits au bassin oriental de la Méditerranée. Bien des éléments renvoient au monde grec. Pourtant, le texte que nous lisons, non seulement est en latin, mais encore s'enracine dans la tradition littéraire latine. Ce texte ne peut pas remonter au III^e siècle de notre ère, époque à laquelle renvoient certains de ses éléments et qui est celle où le roman alexandrin a brillé de son dernier et de son plus vif éclat. Il ne peut pas être antérieur à la fin du V^e siècle. La première question qui se pose est donc celle de l'histoire du texte et de l'enquête sur ses sources. C'est elle qui a été traitée d'abord, au prix d'une mise au point un peu fastidieuse.

On a montré d'abord ce qui donne l'impression d'un roman hellénistique et d'une œuvre grecque, puis ce qui dément cette impression. On a mis en évidence, après bien d'autres, les points de convergence avec les romans alexandrins (en particulier avec les *Ephésiaques*), avec la *Vie d'Apollonius de Tyane* de Philostrate, avec les actes des apôtres canoniques et apocryphes, avec les *Reconnaissances clémentines*, etc., mais aussi les citations et les souvenirs de la littérature latine dans l'*Historia*. On a résumé le débat des érudits sur le point de savoir si la source du roman latin que nous connaissons est grecque ou latine, débat auquel Kortekaas a sans doute mis le point final en même temps qu'il montrait la relation qu'entretiennent les deux rédactions RA et RB entre elles et au regard de l'original grec. On s'est interrogé sur le moment où a pu intervenir sa christianisation. Après quoi on a traité rapidement de la fortune d'Apollonius de Tyr au Moyen Âge, à travers la diffusion de l'*Historia Apollonii* elle-même, à travers ses traductions et ses adaptations dans les diverses langues, à travers les allusions et les citations dont elle fait l'objet, à travers les œuvres qu'elle a pu influencer directement ou à travers ses adaptations, avant d'interroger enfin le texte lui-même et ses avatars.

Il est inutile de revenir dans ce résumé sur ces mises au point, presque toutes reprises de travaux antérieurs, en particulier de ceux de Kortekaas. Signalons seulement la démonstration qui a été tentée, à partir des allusions à *Apollonius de Tyr* figurant dans des œuvres françaises et occitanes des XII^e et XIII^e siècles, pour confirmer, avec de nouveaux arguments, l'hypothèse, avancée autrefois par Maurice Delbouille, que ces poèmes pourraient se référer au roman français du XII^e siècle, et non à l'*Historia Apollonii regis Tyri*. En confrontant les témoignages du sirventès *ensenhamen* de Guerau de Cabrera *Cabra juglar*, de la chanson de geste de *Doon de Nanteuil*, du sirventès de Bertrand de Paris en Rouergue, du *Poème moral* et enfin de l'*ensenhamen* d'Arnaut Guilhem de Marsan (énumérés ici, non dans l'ordre chronologique, mais dans celui où ils ont été convoqués), on a montré que ces poètes placent tout naturellement *Apollonius*

de Tyr dans la série des « romans d'antiquité », que le *Poème moral* considère *Apollonius de Tyr* comme un ouvrage en vers français, que la place qu'Arnaut Guilhem de Marsan prête à l'amour comme moteur de l'intrigue ne peut venir de l'*Historia*, puisqu'il considère qu'Apollonius a souffert à cause de l'amour toutes ses souffrances et ses exils (*Tot so pres per amor*) depuis le début de ses aventures, c'est-à-dire depuis ses démêlés avec Antiochus et dès avant sa rencontre avec la princesse de Cyrène.

Tout au long de ce parcours à travers l'histoire du texte et de ses avatars, on a été frappé par la diversité de cette réception. Suivant les manuscrits, les contextes, les remanieurs, les commentateurs, l'œuvre a été perçue, lue, interprétée comme historique, hagiographique, romanesque. Elle a même pu recevoir un traitement proprement poétique, comme dans le beau poème des *Carmina burana*, *O Antioche, cur decipis me ?*, dont le commentaire a occupé l'une des séances du séminaire. On a soupçonné que cette diversité reflétait l'étonnement des lecteurs médiévaux devant une œuvre inscrite dans une époque, une civilisation, des usages, un système de valeurs éloignés des leurs.

À l'origine, sans doute a-t-elle été conçue comme un roman du destin, dont le noyau narratif et significatif est constitué par les « fortunes de mer », emblématiques de tous les aléas de la fortune, montrant un individu poursuivi par le destin et cherchant à forcer le sort, à le briser, à changer le sort funeste qui lui est échu par la décision du destin et sans doute par la conjonction des astres. Cette supposition ne se fonde pas seulement sur la répétition dans le récit des voyages sur mer marqués par des tempêtes et des naufrages, imprévus qui conduisent inmanquablement les voyageurs là où ils ne voulaient pas aller, mais où leur destin les attend. Elle est aussi en accord avec les conceptions et les préoccupations de l'époque et du lieu où l'original a probablement été composé.

Le cours de l'année précédente avait montré que, dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, la tempête joue un rôle important dans la pensée et dans la poésie de la nature, parce qu'elle est un moment où la nature rompt l'harmonie de ses propres lois, paraît vouloir détruire son œuvre, ramener la création au chaos primordial (*hylè, silva*), mais s'arrête à temps (au moins l'a-t-elle fait jusqu'ici, sans quoi le monde n'existerait plus). De façon analogue, mais dans un cadre religieux, ésotérique et astrologique particulier, l'Orient hellénisé du III^e siècle de notre ère croit qu'une tempête peut altérer une destinée, que, si elle ne cause pas la mort de celui qui la subit, s'il en réchappe, elle peut introduire une rupture dans son destin, elle peut lui permettre d'échapper à ce que ce destin lui réservait et d'avoir comme une seconde chance à la loterie du sort. La tempête est supposée pouvoir contrarier le déterminisme fixé par les astres en en modifiant, par sa violence, le cours et la conjonction. Kortekaas, se fondant sur les travaux de Franz Cumont, avance à ce sujet une hypothèse intéressante touchant le comportement d'Apollonius, qui, après la mort supposée de sa femme, confie sa fille qui vient de naître à Strangulion et Denise, fait vœu de ne couper ni sa barbe ni ses cheveux jusqu'à son mariage et part pour l'Égypte où il restera quatorze

ans sans donner signe de vie. Comportement inexpliqué, déconcertant pour les adaptations médiévales, qui le feront souvent disparaître en remplaçant le séjour en Égypte par des combats contre Antiochus, capables de conférer au héros la dignité chevaleresque qui lui manque dans le roman primitif. Mais l'Orient hellénisé connaissait une catégorie d'individus, appelés *κάτοχοι*, qui, se jugeant victimes de la malédiction — du *malheur* — d'une mauvaise conjonction astrale, cherchaient à la conjurer et à la briser par des pratiques pénitentielles et ascétiques. C'est dans cette perspective qu'il faudrait interpréter le comportement d'Apollonius, cherchant après cette tempête, la seconde qu'il essuie, à rompre avec son destin. Aussi bien, le personnage est féru d'astrologie et a une compétence dans ce domaine : rentré à Tyr après avoir résolu l'énigme d'Antiochus, il cherche dans les livres de mages chaldéens la confirmation qu'il a vu juste — notation supprimée par le prudent remanieur de la rédaction RB.

Cette hypothèse trouve une confirmation dans l'attention que le récit porte aux questions médicales : description et explication (par une coagulation du sang et une obturation du souffle) du malaise et de la léthargie de la princesse de Cyrène, découverte de son corps sur le rivage d'Ephèse par un médecin accompagné de ses disciples et extension du passage consacré à l'examen, au diagnostic, aux soins. Or le double intérêt, d'une part pour les révolutions des astres et leur influence sur la vie des hommes, d'autre part pour la médecine, est caractéristique du néopythagorisme et de ses avatars religieux dans le monde hellénisé de l'Antiquité tardive. C'est le cas d'Apollonius de Tyane. Un traité du IV^e siècle sur les herbes médicinales est attribué à Apulée, à la fois adepte des cultes à mystère et prêtre d'Asclépios. L'histoire d'Apollonius de Tyr entre ainsi parfaitement dans cette constellation. Ses péripéties se fondent, et sur le déterminisme astrologique qui règle la vie humaine et les accidents qui peuvent le contrecarrer, et sur les circonstances médicales de la naissance et de la mort, assorties de diagnostics.

Rien de tout cela n'était, bien entendu, compréhensible pour le Moyen Âge. Mais ce qu'il comprenait en revanche parfaitement, ce sont les épreuves auxquelles Apollonius est soumis. C'est pourquoi, s'il n'a pas lu le roman, dans une perspective à la fois scientifique, philosophique et religieuse, comme une illustration des lois du cosmos et de la nature, à travers l'affrontement de la tempête et des astres ou à travers l'attention portée à la maladie et à la santé, à la naissance et à la mort, il l'a lu, dans une perspective tropologique, comme un roman des tribulations patiemment supportées. Apollonius, image de l'*homo viator*, applique involontairement, mais à la lettre, à son arrivée sur la plage de Cyrène le précepte *nudus nudum Christum sequi*. C'est en ce sens que la rubrique du manuscrit des *Gesta Romanorum* édité par Oesterley présente et interprète l'histoire : *De tribulacione temporalī, quae in gaudium sempiternum postremo commutabitur*.

Ce que le Moyen Âge pouvait percevoir aussi, c'est que le roman illustre les forces qui gouvernent le monde. Il pouvait même le percevoir d'autant plus fortement qu'il ne réduisait plus ces forces à l'affrontement des astres et des

éléments, mais qu'il leur rendait leur grandeur, à la fois dans l'ordre de la pensée et dans celui de l'expérience vécue : Dieu, le destin, la providence, les forces de la nature, l'amour. Et, de plus en plus à mesure qu'on entre dans le Moyen Âge, il cherche une répartition et une confrontation entre ces forces, l'amour s'opposant aux autres et les autres contrecarrant l'amour. C'est ainsi qu'il fait de ce roman un roman d'amour, ce qu'il n'est pas vraiment dans la version de l'*Historia*, et qu'il le charge du poids particulier et universel de l'amour. Mais pour le Moyen Âge, s'il y a amour, il faut qu'il y ait armes. Du coup, il manque la chevalerie... L'histoire d'Apollonius de Tyr finira donc par devenir un roman *d'armes et d'amours*.

Mais avant d'entrer dans le monde proprement médiéval où le grand sujet est *armes et amours*, il fallait bien garder à l'esprit le noir terreau dans lequel s'enracine ici l'amour et remonter de l'amour à l'inceste et de l'inceste à l'énigme.

Voilà en effet une histoire où toutes les situations dans lesquelles l'amour intervient — qu'il soit licite ou interdit, qu'il soit une promesse ou une menace — sont verbalisées par des énigmes. Des énigmes qui sont en même temps des aveux. Soit l'aveu de ce qui devrait rester caché (l'inceste). Soit l'aveu de ce qu'on souhaite révéler sans l'oser (l'amour de la princesse de Cyrène pour son maître de musique). Soit l'aveu d'une *identité* dans les deux sens du terme (qui on est et à qui on est semblable) : les énigmes de Tarsia révèlent la parenté intellectuelle entre le père et la fille, qui partagent la même intelligence et la même pénétration ; elles permettent ainsi de révéler leur parenté familiale et de conjurer le risque d'inceste, et enfin elles font entrer en résonance la quête intellectuelle de ces personnages à l'esprit toujours en éveil et la progression du récit par la succession de déplacements physiques que sont les incessants voyages par mer, puisque ces énigmes entrent en résonance avec de nombreux épisodes du roman, en particulier autour du thème de l'eau.

On a donc examiné systématiquement ces énigmes, en interrogeant tout particulièrement, s'agissant de celle d'Antiochus, les ambiguïtés et les aléas textuels auxquels elle a donné lieu.

Tout, bien entendu, repose sur l'énigme d'Antiochus. C'est elle qui donne aux autres leur raison d'être, c'est elle qui structure le roman autour de l'énigme et de la menace de l'inceste. Tout repose sur elle, car, si l'épisode initial peut apparaître comme un prologue vite oublié, comme un moyen de mettre en branle les voyages et les aventures d'Apollonius, il est en réalité impossible de concevoir l'histoire sans lui. D'ailleurs, aucune version ne l'a jamais fait disparaître.

Essentiel, l'inceste d'Antiochus l'est au moins à un double titre. D'une part, il révèle à Apollonius que pèse sur lui un destin mauvais, puisqu'il a tout pour réussir l'épreuve redoutable et conquérir la main de la princesse d'Antioche — et qu'il y parvient, en effet, mais pour découvrir que le succès obtenu n'en est pas un, ne lui procure pas ce qu'il convoite, et lui révèle au contraire qu'il ne peut pas même le convoiter, que le désir de ce qu'il a seul la capacité d'obtenir

est un piège du destin. Le déchiffrement de l'énigme, condition pour épouser la princesse, a pour effet de rendre ce mariage impossible.

D'autre part, l'inceste d'Antiochus illustre la menace qui pèse sur toute relation père-fille. L'intimité familiale et la similitude familiale sont la raison même de la prohibition de l'inceste, mais sont aussi sa cause. La proximité du père veuf et de sa fille pousse Antiochus au crime. Dans de nombreuses versions du conte type *Peau d'Âne*, le roi est frappé par la ressemblance de sa fille, devenue pubère, avec sa mère, l'épouse défunte et tant pleurée, si bien que l'origine du crime est dans ce qui en fait un crime — la parenté biologique et la reproduction de traits héréditaires. Mais le même raisonnement pourrait s'appliquer à Apollonius, qui se retrouve en présence de sa fille précisément parce qu'elle a hérité de ses dons intellectuels et musicaux et qui se laisse « séduire » par elle (en ce sens au moins qu'il l'écoute et ne la met pas immédiatement à la porte) parce qu'il est en communion intellectuelle avec elle. Il est entré dans le récit parce que son intelligence unique lui permet de résoudre l'énigme de l'inceste. Il a gagné le cœur de la princesse de Cyrène grâce à son talent musical unique. Et voilà pour finir qu'il se retrouve en présence de sa fille, dans des circonstances scabreuses, parce qu'elle tient de lui ces dons uniques : on la tire de sa maison close pour le distraire, car elle chante mieux que personne, et elle finit par lui soumettre des énigmes qu'elle seule pouvait poser et que lui seul pouvait résoudre. La tentation de l'inceste — dans ce cas heureusement écartée — est précisément suscitée par l'hérédité qui fait de l'inceste un crime. Toutefois, sans l'inceste d'Antiochus, les retrouvailles d'Apollonius et de sa fille seraient anodines, purement mélodramatiques et gratifiantes. C'est son ombre qui les rend menaçantes.

L'énigme d'Antiochus est donc fondatrice du récit, mais cette énigme recèle une énigme. Elle mérite qu'on reprenne son examen sur nouveaux frais, en comparant les deux rédactions RA et RB, le graffito grec de Pergame qui en est si proche, les traductions, les interprétations, les variantes des adaptations médiévales dans les diverses langues vernaculaires, voire leurs dérobades, soit qu'elles passent sous silence l'énoncé de l'énigme, soit qu'elles lui en substituent un autre, entièrement différent. Une telle enquête confirme l'hypothèse que j'avais avancée autrefois. Rien ne dit que l'énigme telle qu'elle figure dans l'*Historia* soit empruntée à un récit de l'histoire d'Édipe. En revanche, il ne fait guère de doute qu'elle s'applique à un inceste mère-fils plus qu'à un inceste père-fille. Les solutions ingénieuses avancées à l'appui d'une solution différente ne tiennent pas. Et placer l'énigme dans la bouche de la fille d'Antiochus, comme le font certaines adaptations, au premier rang desquelles *Periclès, prince de Tyr*, ne peut se faire qu'en modifiant l'énoncé de l'*Historia*.

C'est à la lumière obscure de cette énigme curieusement révélatrice de ce qu'elle doit cacher qu'il faut examiner toutes les autres, qui jalonnent le reste du récit. D'abord celles qui marquent le séjour d'Apollonius à Cyrène, si transparentes qu'elles n'en sont pas, mais que les adaptateurs savent parfois modifier de façon à donner à l'idylle entre Apollonius et la princesse une épaisseur et

une saveur qui lui manquent dans l'*Historia*. Enfin, comme je l'avais montré autrefois, les énigmes de Tarsia sont choisies dans le recueil de Symposius de façon à entrer en résonance avec l'ensemble du récit.

Toute l'histoire d'Apollonius de Tyr se fonde sur une continuité conflictuelle de l'énigme à l'inceste et de l'inceste à l'amour. C'est donc seulement après avoir traité des énigmes qu'on a abordé systématiquement la question de l'inceste, qui est comme préalable à celle de l'amour. L'érotisme n'est présent dans l'*Historia* que lorsque l'inceste est présent ou lorsqu'il menace : Antiochus et sa fille au début, Apollonius et la sienne à la fin. En revanche, il est à peu près absent de ce qui devrait être la véritable histoire d'amour du roman, entre Apollonius et la fille du roi de Cyrène. On ne montre guère le premier amoureux. Quant à la seconde, elle avoue son amour et le fait triompher avec trop de facilité. Les seules traces d'érotisme sont liées à la transposition ou à la dissimulation : l'harmonie musicale qui unit les deux jeunes gens et « l'énigme » transparente de la princesse de Cyrène révélant à son père le nom de celui qu'elle désire épouser. Ce sont les adaptations vernaculaires (en particulier l'adaptation française dite de Bruxelles) qui transformeront en véritable histoire d'amour (mais toujours du côté de la princesse) l'épisode à Cyrène. Il faut l'avouer, Apollonius, dans l'*Historia*, éprouve des sentiments, certes purs, mais plus vifs à l'égard de sa fille qu'à l'égard de sa femme.

Quoi qu'on fasse, l'inceste est donc premier, au début de l'histoire et à la source du sens. On s'est donc penché sur l'inceste médiéval et sur la littérature médiévale de l'inceste, répétant ainsi la démarche d'Elizabeth Archibald qui, après sa monographie sur Apollonius de Tyr, a publié un ouvrage intitulé *Incest and the Medieval Imagination*. Cette mise au point, dont il est inutile ici de reprendre le détail, car elle se fondait presque tout entière sur les travaux de nos prédécesseurs, de Hermann Suchier avec son édition de *La Manekine* de 1884 à Elizabeth Archibald avec son livre de 2001, a conclu que la légende la plus éclairante au regard d'Apollonius de Tyr est une de celles qui en paraît le plus éloignée, la *Vie de saint Alban*, dans sa version latine et plus encore dans sa version franco-italienne. L'inceste y est consommé entre le père et la fille. La fille est victime, mais finit par être coupable. L'un et l'autre sont condamnés. Le second inceste, mère-fils, est, bien sûr, absent de l'histoire d'Apollonius. Mais il est comme la matérialisation, dans l'outrance, du désir interdit d'Apollonius pour la fille d'Antiochus. Et du coup, l'énigme d'Antiochus pourrait s'appliquer à Alban. Rappelons-nous d'ailleurs que dans de nombreuses versions vernaculaires, Apollonius n'est pas un inconnu pour Antiochus, qui lui demande des nouvelles de ses parents, et que, dans la version de Vienne, Antiochus est l'oncle d'Apollonius et l'usurpateur du trône d'Antioche dont il est l'héritier légitime. La tendance de ces versions est de rapprocher Apollonius d'Antiochus, de faire en sorte qu'ils ne soient pas étrangers l'un à l'autre — et donc qu'Apollonius et la fille d'Antiochus ne le soient pas non plus.

En cela, *Apollonius de Tyr* et la *Vie de saint Alban* se distinguent entièrement du modèle de *Peau d'Âne*, qui est celui qui, au Moyen Âge, connaît le plus grand succès. En effet, non seulement, dans le type *Peau d'Âne*, le roi incestueux ne parvient pas à ses fins, mais encore, au terme de son errance, la princesse épouse un jeune prince qui lui est totalement inconnu et étranger, et qui de son côté ignore son identité, ce qui provoque généralement, on le sait, un rebondissement de l'histoire et de nouvelles épreuves pour sa malheureuse héroïne. Au reste, ce type n'est peut-être pas, après tout, sans lien avec la *Vie de saint Alban*, puisque sa plus ancienne version médiévale, la *Vita Offae primi* a sans doute été écrite au monastère de Saint-Alban à la fin du XII^e siècle (et bien que la *Vie de saint Alban* anglo-normande soit tout à fait différente).

Reste, malgré tout, l'essentiel : le type *Peau d'Âne* évite l'horreur, alors que le type Grégoire le Pape — Saint Alban s'y complaît et qu'Apollonius de Tyr n'évite pas l'horreur, mais la repousse. Plus les préoccupations religieuses sont présentes, plus grande est l'horreur, plus sombre le péché. Une tendance que confirment les d'autres récits de l'inceste consommé (le conte *Araignée* de la *Vie des pères*, la *Bourgeoise de Rome*). Autrement dit, on peut se demander si Apollonius de Tyr, qui se trouve entre les récits religieux de l'horreur incestueuse et les récits profanes de l'inceste évité, doit les lectures hagiographiques qui en ont été faites aux tribulations endurées par le héros, comme on le dit généralement, et non pas plutôt à sa confrontation avec l'inceste et à sa fuite rédemptrice.

Sur le versant opposé à l'inceste, il y a l'amour, qui joue, à vrai dire, un faible rôle dans l'*Historia*, mais que les adaptations vernaculaires développent, et qu'elles développent en lien avec la musique. On le sait, les premiers romans français, au XII^e siècle, sont des adaptations des œuvres de l'Antiquité latine et parmi leurs innovations au regard de leurs modèles figure la place plus grande donnée à l'amour. Les quelques vers conservés du *Roman d'Apollonius de Tyr* en vers français du XII^e siècle montrent qu'il ne faisait pas exception à la règle et qu'il prenait à ce titre très normalement sa place dans les « romans d'antiquité ». Maurice Delbouille n'avait donc peut-être pas tort de supposer que le développement des épisodes amoureux que nous trouvons dans les versions en prose qui nous sont parvenues dérivent du roman en vers. Il faut observer, toutefois, que la version de Vienne se fonde à l'évidence sur la traduction littérale en prose, certainement indépendante du roman en vers ; mais elle a pu connaître ce roman d'autre part.

Pour illustrer ce mouvement, il a suffi de donner quelques exemples empruntés d'abord à des romans d'antiquité du XII^e siècle (*Eneas*) mais aussi à *Cligès*, puis de lire les passages sentimentaux des adaptations françaises d'Apollonius, en particulier celle de Bruxelles et celle de Vienne. La première joue de façon extrêmement spirituelle du fait qu'Apollonius, précepteur de la princesse de Cyrène, se trouve vis-à-vis d'elle dans la situation de la mère de Lavinie ou de la nourrice de Fénice, tout en étant lui-même l'objet de son amour. Elle imagine ainsi une très longue scène, qui compte parmi les plus amusantes que nous a

laissées toute la littérature du Moyen Âge, où la jeune élève et fine mouche demande une leçon d'amour à son maître embarrassé et plutôt benêt.

Un trait, plus que tous les autres, ne prédisposait pas Apollonius à occuper une place aussi importante dans l'univers romanesque du Moyen Âge, qui est celui de la chevalerie. Comme les autres héros des romans grecs, ce n'est pas un combattant. Proscrit et menacé de mort par le roi Antiochus, il ne sait que s'enfuir. Il gagne le cœur et la main de la princesse de Cyrène en étant son professeur de musique. Jamais on ne le voit les armes à la main. À vrai dire, on ne sait trop, à lire l'*Historia Apollonii*, quel est son véritable statut. Est-il le roi de Tyr ? Les habitants de la ville l'avouent pour leur souverain, il excipe devant le roi de Cyrène et sa fille de sa naissance royale, on lui offre le trône d'Antioche à la mort d'Antiochus. Mais la rédaction RA, la plus ancienne, le présente comme *quidam adulescens locuples valde, genere Tyrius*, ce que la rédaction RB, soucieuse de cohérence, corrige en *quidam adolescens Tyrius, patriae suae princeps, locuplex immenso* — le terme même de *princeps* restant ambigu. La suite montre que le roi Antiochus a le pouvoir de le proscrire et de le mettre à mort sans que nul puisse s'y opposer. Sa générosité à l'égard des habitants de Tarse est celle d'un marchand, non d'un roi : il ne leur donne pas son blé, il le leur vend à prix coûtant. Quoi qu'il en soit, il n'est pas question pour lui de se battre. Même dans l'*Historia Apollonii* telle que nous la lisons, c'est-à-dire dans une rédaction du VI^e siècle où figurent déjà quelques notations protomédiévales (Apollonius à la fin récompense le pêcheur de Cyrène en en faisant un *comes*), le héros est à peine un roi et n'est pas un guerrier.

C'est pourtant lui dont le Moyen Âge va faire un de ses modèles romanesques. Certes, il ne faut pas affecter de s'étonner outre mesure de cette situation. Apollonius est considéré comme un personnage historique ? Le roman, tel qu'il se constitue en forme originale dans le courant du XII^e siècle, trouve sa première justification dans la revendication de la vérité historique. Apollonius appartient à la basse Antiquité ? Les premiers romans français sont des adaptations d'œuvres antiques et celui d'Apollonius prendrait tout naturellement sa place parmi eux s'il avait été conservé. Apollonius est souvent traité sur le mode de l'hagiographie ? La chanson de geste et un peu plus tard le roman doivent beaucoup aux vies de saints et pour une part en découlent : que l'histoire d'Apollonius présente des similitudes d'un côté avec la légende de saint Martin, celle de saint Eustache, celle du pape Grégoire, de l'autre avec celle de Tristan n'a rien de surprenant. Apollonius, s'il ne fait pas la guerre, est touché par l'amour ? Les premiers romans français, sans être encore vraiment des romans courtois, développent avec complaisance les épisodes amoureux et tendent à faire à l'amour une place plus importante que leurs modèles antiques, préparant la voie à leurs successeurs immédiats qui, quelques années plus tard, lui donneront la première place. Le roman d'Apollonius en vers français n'échappait, semble-t-il, pas à la règle : d'après les quelques vers conservés, qui se situent au début, on comprend que la malheureuse fille du roi Antiochus est éprise d'Apollonius et souhaite secrète-

ment le voir triompher de l'épreuve que lui impose son père ; rien de tout cela n'apparaissait dans l'*Historia Apollonii*. Plus tard, l'adaptation en prose française « de Bruxelles » (fin du XIII^e siècle) doit son charme à ce qu'elle développe avec finesse et humour les épisodes amoureux.

Mais une chose est l'influence exercée par l'*Historia* sur le roman français à ses débuts, autre chose sa propre transformation en roman français. Or, cette transformation ne pouvait se faire sans qu'Apollonius devînt un chevalier. Toutes les adaptations vernaculaires qui ne se bornent pas à traduire littéralement l'*Historia Apollonii* en modifient la trame de façon à lui conférer la gloire des armes. On imagine qu'il défend Tarse attaquée par Antiochus, qu'il occupe à assiéger Antioche les quatorze années que l'*Historia* lui fait passer en Égypte. La version du manuscrit de Vienne est particulièrement inventive dans ce domaine et en profite pour renforcer la cohérence, il est vrai défailante, du récit en supposant qu'Apollonius est l'héritier légitime du trône d'Antioche, dont il a été dépossédé à la mort de ses parents par le régent Antiochus. Elle trouve-là un prétexte à réflexion sur la légitimité du pouvoir et sur le bon et le mauvais gouvernement, thème cher aux romans de la fin du Moyen Âge et dont l'opposition, déjà bien présente dans l'*Historia*, entre le tyran incestueux Antiochus et le bon roi exogame Arcestrate facilitait l'introduction.

Ces efforts montrent à eux seuls combien cette histoire venait de loin et combien il était difficile de l'intégrer à l'univers médiéval. Son succès frappe d'autant plus. Et il invite à rapprocher Apollonius de Tyr d'une autre légende qui a joué un rôle capital — à vrai dire beaucoup plus grand encore — dans la naissance du roman français et européen, tout en étant elle aussi marginale et comme décalée au regard de ses normes : celle de Tristan et Iseut. Le rapprochement a été proposé et argumenté depuis longtemps, mais dans l'esprit d'une critique des sources polémique, en cherchant à imposer Apollonius comme source et comme modèle de Tristan et à privilégier du coup les origines savantes du roman français au détriment de sources celtiques ou d'emprunts directs au fonds universel des contes et des mythes. Il est inutile d'entrer dans ce débat. La recherche d'une filiation bien hypothétique finirait par faire oublier le simple fait qu'Apollonius et Tristan ont en commun un grand nombre de traits, et de traits essentiels : ce ne sont pas — ou ce ne sont pas d'abord — des combattants ; ce sont des amoureux ; ce sont des musiciens ; ce sont des errants livrés à la fortune des flots. La première mention d'Apollonius de Tyr en français, dans *Philomena* de Chrétien de Troyes (si l'on admet l'identification et l'attribution), les associe comme parangons des talents de société, et particulièrement des talents musicaux : (*Philomèle*) *Plus sot de joie et de deport/Qu'Apoloines ne que Tristanz* (v. 174-175). Et les deux légendes font d'une transgression sexuelle leur élément fondateur.

Enfin, leur destin littéraire en langue française présente une similitude : voilà des œuvres dont l'influence a tout de suite été immense, qui sont très vite partout citées (en particulier par les troubadours, précisément parce que leurs héros sont

des amoureux), partout imitées ; mais voilà aussi des œuvres dont les premières versions — pour Tristan — ou les premières versions vernaculaires — pour Apollonius — sont mutilées, fragmentaires ou perdues. Le seul fragment que nous connaissons de l'*Apollonius* en vers français nous est parvenu parce que le feuillet a servi à relier un autre manuscrit : on a retrouvé il y a peu d'années un passage perdu jusque-là du *Tristan* de Thomas dans les mêmes conditions. Ce sont deux œuvres à la fois omniprésentes et absentes, centrales et marginales. Encore le terme d'œuvre est-il mal choisi : dans les deux cas, il s'agit de « textes vivants » et donc protéiformes.

Peut-être cette notion de « texte vivant », judicieusement utilisée par Kortekaas, peut-elle rendre compte de ce paradoxe. Une histoire connue de tous peut vivre d'allusions et de fragments sans avoir besoin d'être toujours racontée ou recopiée *in extenso*. Sa popularité finit par la fragiliser et par menacer sa conservation. D'autres hypothèses sont envisageables. Jean-Charles Payen pensait qu'une censure avait pu s'exercer sur les poèmes de Tristan et Iseut : qu'aurait-il dit d'Apollonius, où un inceste est consommé dès les premières lignes ! Le mot censure est certes inapproprié et il paraît difficile d'expliquer ainsi les aléas de la tradition textuelle. Mais que les deux récits aient exercé un mélange de fascination et de répulsion ne fait guère de doute. Les poètes lyriques ne cessent de se référer à Tristan, mais pour répéter qu'ils aiment plus et mieux que lui, qui y était contraint par un philtre. Chrétien de Troyes, qui expose cet argument dans une de ses chansons et qui avait composé un poème perdu (un de plus !) sur « le roi Marc et Iseut la Blonde », conçoit son *Cligès* comme une tentative pour trouver une issue morale à la situation dans laquelle se trouve Tristan et Iseut, et une de ses grandes préoccupations, présente en particulier dans *Erec et Enide* et *Le Chevalier au Lion*, est de réfléchir sur l'amour conjugal — une réflexion que la légende tristanienne ne pouvait que troubler. Du côté d'Apollonius, l'inceste initial horrifiait Geoffroy de Vigeois, alors même que les tribulations du héros pouvaient passer, comme le chroniqueur limousin le reconnaît lui-même, pour une image édifiante de la vie humaine.

Peut-être aussi avons-nous tort de nous étonner que le roman médiéval ait pu se nourrir de deux légendes d'où l'élément guerrier était presque absent. Peut-être cette constatation devrait-elle au contraire nous inviter à nous interroger sur ce qui paraît l'évidence. Après tout, le roman de chevalerie est-il si naturel et si essentiel qu'il y paraît au monde littéraire du Moyen Âge ? Je ne pense pas seulement ici aux romans qui sont à la limite de l'hagiographie (comme *Guillaume d'Angleterre*, sur lequel l'influence d'Apollonius de Tyr est probable) ou à ceux que Myrrha Lot-Borodine proposait de ranger dans la catégorie assez floue des « romans idylliques » ou encore aux romans dits à tort « réalistes » comme ceux de Jean Renart. Mais enfin, le père du roman d'aventures chevaleresques, l'inventeur de la figure du chevalier errant est Chrétien de Troyes. Or lequel de ses romans donne de la chevalerie une image sans ombre ? Lequel la propose comme modèle absolu ? Aucun. Seuls ses épigones les plus besogneux

l'exalteront sans réticence. Les grandes œuvres s'en garderont bien. Le cycle du Lancelot-Graal s'achève, comme on sait, par le naufrage spirituel de la *chevalerie terrienne* dans la *Quête du saint Graal* et par son naufrage matériel dans la *Mort du roi Arthur*. Pourquoi les romanciers auraient-ils eu une position si différente de celle des moralistes qui, dans les revues des états du monde et les *sermones ad status*, jugent sévèrement les chevaliers ou n'accordent à la chevalerie qu'une approbation conditionnelle, comme le fait saint Bernard lui-même ? Est-il certain, après tout, que Chrétien donne tort à la mère de Perceval ? *Tu as veü, si con je croi, / Les enges don la gent se plaignent, / Qui ocient quan qu'il ataignent*, dit-elle à son fils qui trouve les chevaliers plus beaux que les anges de Dieu — voire que Dieu lui-même.

Le Moyen Âge se figure les combattants de la guerre de Troie ou les héros de la légende thébaine comme des chevaliers. Il place Hector et Alexandre le Grand au nombre des neuf preux. Mais à l'inverse, ces livres que Chrétien de Troyes dit avoir compulsés et qui lui ont appris *que Grece ot de chevalerie / le premier los et de clergie* (*Cligès*, v. 31-32), ont pu lui apprendre aussi que la chevalerie n'est pas le dernier mot de l'aventure humaine. Un parfum léger venu lointainement de l'Antiquité grecque finissante imprègne peut-être plus qu'on ne l'a cru le roman médiéval.

Le séminaire était en relation avec le cours. Une séance a été consacrée à l'examen par le professeur d'un poème des *Carmina burana* qui s'ouvre sur une déploration placée dans la bouche d'Apollonius de Tyr et se poursuit par une évocation de ses aventures (*O Antioche, cur decipis me ?*).

M^{me} Anna Maria Babbi, professeur à l'université de Vérone, a présenté les différentes versions d'*Apollonius de Tyr* en italien ou conservées dans des manuscrits italiens (*Le Roman d'Apollonius de Tyr et la tradition italienne*). Beaucoup de ces versions n'ont été éditées que très récemment, le plus souvent dans des thèses universitaires qui n'ont pas été publiées.

M. Michel Stanesco, professeur à l'université Marc Bloch (Strasbourg II), a étudié, dans la perspective de la mythologie comparée, Apollonius abandonné aux hasards et aux périls des flots (*Hospes arvis*).

M. Takeshi Matsumura, professeur à l'Université nationale de Tokyo, a montré que la version de *Jourdain de Blaye* en alexandrins du XIV^e siècle est encore plus proche d'*Apollonius de Tyr* que la version d'origine et il a apporté, par des observations lexicographiques, des éléments de localisation de la traduction littérale en prose française, de l'adaptation de Bruxelles et de celle de Vienne (*Jourdain de Blaye et Apollonius de Tyr. Quelques remarques lexicographiques*).

M. Claudio Galderisi, professeur à l'université de Poitiers, a mis en évidence les implications et les enjeux de la *brevitas* dans *Apollonius de Tyr*, du point de vue de la tradition rhétorique et des effets littéraires, du point de vue de l'intrigue

et au regard de la transmission textuelle (*Tribulations d'Apollonius et impasses narratives : motifs et brevitas*).

M^{me} Élisabeth Mathieu, maître de conférences à l'université de Paris XII, en prenant comme ligne directrice le thème de l'approfondissement de la foi, a très largement renouvelé la comparaison entre *Apollonius de Tyr* et la légende de sainte Marie-Madeleine et a proposé des rapprochements inattendus et éclairants avec celle des sept dormants d'Éphèse et avec la légende byzantine des deux marchands (*Échos d'Apollonius dans la légende de sainte Marie Madeleine*).

M. Jean-Jacques Vincensini, professeur à l'université de Corte, a comparé, en se fondant sur des variantes textuelles précises, le début du récit dans un certain nombre de versions, en mettant particulièrement en évidence l'intérêt de l'incunable 538 du Musée Dobrée à Nantes (*Ouvertures en différences majeures. Les commencements de quelques versions latines et vernaculaires de l'Histoire du roi Apollonius de Tyr*).

Cinq heures de cours ont été délocalisées à l'université de Bonn et à celle de Bucarest, trois heures de séminaire à l'université de Lyon II.

Toutes les séances du cours données à Paris ont été diffusées par France Culture dans le cadre de l'émission « Éloge du savoir ».

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

À l'occasion du six centième anniversaire de la mort de Froissart et de la sortie du tome II des *Chroniques* au Livre de Poche dans la collection « Lettres gothiques » ainsi que du tome III chez Droz, dans la collection TLF, un colloque international « Froissart dans sa forge » a été organisé au Collège de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, avec le concours de la Délégation aux Célébrations nationales. Il a réuni les 4, 5 et 6 novembre 2004 une quinzaine de spécialistes français et étrangers de l'œuvre de ce grand chroniqueur, romancier et poète. Étaient présents les éditeurs de Froissart : Alberto Varvaro, professeur à l'université de Naples ; Peter F. Ainsworth, professeur à l'université de Sheffield ; George T. Diller, professeur émérite à l'université de Floride ainsi que Bernard Guenée, de l'Institut ; Philippe Contamine, de l'Institut ; Jacqueline Cerquiglini-Toulet, professeur à l'université de Paris IV, IUF ; Françoise Autrand, professeur émérite à l'ENS ; Laurence Harf-Lancner, professeur à l'université de Paris III ; Peter F. Dembowski, professeur émérite à l'université de Chicago ; Michel Stanesco, professeur à l'université Marc Bloch (Strasbourg) ; Godfried Croenen, professeur à l'université de Liverpool et Michael Schwarze, assistant à l'université catholique d'Eichstätt-Ingolstadt. Au terme de ce colloque dont les Actes seront publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une lecture d'extraits des *Chroniques*, assurée par Denis Podalydès et Françoise Gillard, a eu lieu au Musée National du Moyen Âge.

Madame Odile Bombarde, maître de conférences, dont les activités de recherche ne se situent pas dans l'espace médiéval, a coordonné l'organisation de ce colloque ainsi que la publication du volume d'Actes du colloque « Gaston Paris » réuni l'année précédente par Michel Zink : *Le Moyen Âge de Gaston Paris. La poésie à l'épreuve de la philologie*, Odile Jacob, 2004, 343 p. Dans le cadre de sa collaboration avec Yves Bonnefoy, professeur honoraire, elle a fait partie du Comité scientifique de l'organisation des expositions *Yves Bonnefoy. Assentiments et partages* et *Yves Bonnefoy. Poésie et peinture (1993-2005)* au Musée des Beaux-Arts de Tours et au Château de Tours (9 avril-3 juillet 2005), responsabilité qui comportait la publication du catalogue *Yves Bonnefoy. Assentiments et partages*, Bordeaux, William Blake & Co., 2005, auquel elle a collaboré également par un « Entretien [d'Yves Bonnefoy] avec Odile Bombarde » et par les notices « Elsheimer », « Goya », « Morandi », « Ernst », « Giacometti », « Balthus », « Vines », « Haïku », « Romans bretons », « Bertaux », « L'Éphémère ». En parallèle à cette exposition, elle a donné une conférence au Musée des Beaux-Arts de Tours (« Tableaux en rêve, l'œil et le regard », 19 mai 2005). Elle a rassemblé les actes d'un des colloques sur « La conscience de soi de la poésie » réunis par Yves Bonnefoy à la Fondation Hugot : « *Poésie, mémoire et oubli* », Milan, Nino Aragno, 2005, 446 p.

Dans le cadre de ses recherches personnelles qui portent sur les relations entre poésie et psychanalyse, elle a publié les notices : « Complexe », « Défenses », « Différence sexuelle », « Inconscient », « Projection, introjection », « Régresion », « Sublimation », « Transfert », dans le dictionnaire *Notions*, Encyclopaedia Universalis éd., 2004, ainsi que « Borges le mémorieux », dans *Poésie, mémoire et oubli*, Nino Aragno, 2005 ; et participé au colloque de l'université catholique de Louvain et de l'université de Bourgogne (18-20 octobre 2004), *Pierre Jean Jouve et Henry Bauchau, écrivains de la marge* ainsi qu'à celui de l'Université de la Sarre (10-12 mars 2005), *Poétique du palimpseste*.

ACTIVITÉS DU PROFESSEUR

PUBLICATIONS

Livre

Le Moyen Âge à la lettre. Un abécédaire médiéval, Paris, Tallandier, 2004, 140 p.

Direction d'ouvrage collectif

Le Moyen Âge de Gaston Paris. La poésie à l'épreuve de la philologie. Sous la direction de Michel Zink, Paris, Odile Jacob, collection « Collège de France », 2004, 343 p.

Articles

« L'injustice faite à Froissart », dans *L'Histoire*, 290, Septembre 2004, pp. 20-21.

« L'Occident médiéval : une création littéraire », dans *Revue des deux mondes*, octobre-novembre 2004, pp. 53-63.

« L'amour de ma douce enfance », dans *La conscience de soi de la poésie. Poésie, mémoire, oubli*. Colloque de la Fondation Hugot du Collège de France (1997) réuni par Yves Bonnefoy. Actes rassemblés par Odile Bombarde, Turin, Nino Aragno, 2005, pp. 127-149.

« Le temps et la saison dans le lyrisme médiéval », dans *La parola del testo*, 8, 2004/1, *Studi in onore di Giuseppe E. Sansone*, vol. I, pp. 35-43.

Préface à Adrian Tudor, *Tales of Vice and Virtue. The First Old French Vie des Pères*, Amsterdam — New York, Rodopi, 2004, pp. 11-13.

« Note sur la poésie de la nature au Moyen Âge », dans *Solitudes*, Ljubljana, 2004, pp. 11-18.

« Libres propos sur les "Enfants de septembre" », dans *Patrice de La Tour du Pin : La quête de joie au cœur d'Une somme de poésie*. Textes réunis par Isabelle Renaud-Chamska, Genève, Droz, 2005, pp. 15-20.

« Clôture, nature, aventure », dans « *La clôture* » *Actes du colloque interdisciplinaire et international qui s'est tenu à Bologne et à Florence les 8, 9 et 10 mai 2003*. Textes réunis par Xavier-Laurent Salvador. Préface de Claude Thomasset, Bologne, CLUEB, 2005, pp. 51-60.

PARTICIPATION À DES COLLOQUES

30 septembre-1^{er} octobre 2004, Fribourg en Brisgau. Quatrième congrès de l'association des franco-romanistes. Colloque « *Literatur und Demokratie* ». Communication : « *Humanisme* ».

8-9 octobre 2004, Beaulieu-sur-Mer. XV^e colloque de la Villa Kérylos (Institut de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), « *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental* ». Organisation et présidence du colloque. Communication : « *Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman français* ». Synthèse finale.

18 octobre 2004, Paris, Université de Paris-Sorbonne (UMR 8092). Colloque : « *La prophétie médiévale* ». Présidence de séance.

19 octobre 2004, Paris, Théâtre du Rond-Point. Journée Mondoral : « *Pourquoi faut-il raconter des histoires ?* ». Intervention sur ce thème.

4-5 novembre 2004, Paris, Collège de France et Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Colloque « *Froissart dans sa forge* ». Organisation du colloque. Ouverture : « *Froissart dans sa forge* ». Synthèse finale.

1^{er}-4 décembre 2004, Université de Saint-Jacques de Compostelle. Colloque du Doctorat européen de philologie romane : « Os camiños do personaxe na narrativa medieval ». Communication : « Apollonius et Tristan ».

24-27 février 2005, Université de Sofia Saint Clément d'Ohrid. Colloque international : « L'idée de frontière dans les littératures romanes ». Conférence d'ouverture : « La frontière et la définition de la littérature ».

10-12 mars 2005, Sarrebruck, Université de la Sarre — Collège de France. Colloque : « La conscience de soi de la poésie. La poétique du palimpseste ». Communication : « Feindre l'oubli ».

25-28 mai 2005, Université de Vérone. Colloque : « *Le loro prigioni. Scrittura dal carcere.* » Introduction au colloque : « La prison et la nature de la poésie ».

4 juin 2005, Paris Collège de France. Colloque Gaëtan Picon, « L'œil double : d'un art à l'autre ». Introduction de la journée et présidence de la matinée.

CONFÉRENCES

Université de Turin, « Apollonius et Tristan » (15 novembre 2004) ; « Poésie et nature au Moyen Âge » (16 novembre 2004). — Paris, Société des amis des universités de Paris, Centre de recherche en littérature comparée de l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV), « Perceval et l'attention » (15 décembre 2004). — Université de Bucarest, « Le Moyen Âge et la littérature d'aujourd'hui » (11 janvier 2005). — Bucarest, New Europe College, « Littérature médiévale et spiritualité » (14 janvier 2005).

AUDIOVISUEL

France Culture, 20, 21, 22, 23, 24 septembre, 25, 26, 27, 28 octobre 2004, 6 h-7 h, « Éloge du savoir », cours « Poésie et nature au Moyen Âge. Autour du *Roman de la Rose* ».

France Culture, 3 octobre 2004, 20 h 30-22 h, « Une vie, une œuvre », participation à « François Villon », avec S. Douek.

France Culture, 26 novembre 2004, 12 h 30-13 h, « Tout arrive », avec Marc Voinchet (à l'occasion du colloque du Collège de France « Science et conscience européennes »).

France 2, 9 décembre 2004, 23 h, « Campus » de Guillaume Durand, avec Laurent Lemire (sur *Le Moyen Âge à la lettre. Un abécédaire médiéval*).

France Inter, 10 décembre 2004, 13 h 30-13 h 45, « Le 13-14 » avec Fabrice Bruel (sur *Le Moyen Âge à la lettre. Un abécédaire médiéval*).

Fréquence protestante, 1^{er} janvier 2005, avec Claude Boulanger (sur *Le Moyen Âge à la lettre. Un abécédaire médiéval*).

RCF Limousin, 18 juin 2005, 11 h 35-12 h 00, avec Laurent Bourdelas (sur le *Roman de Renart*).

France Culture, 11, 12, 13, 14, 18, 19, 20, 21, 22 juillet 2005, 6 h-7 h, « Éloge du savoir », cours « Apollonius de Tyr. L'inceste dévoilé et le roman volé ».

RESPONSABILITÉ NOUVELLE

Président du Conseil d'administration de l'École normale supérieure.